**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 13 (1875)
**Heft:** 29

**Artikel:** Lausanne, 17 juillet 1875
**Autor:** L.M.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-183314

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Treizième année. N° 29. Samedi 17 Juillet 1875.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

**Paraissant tous les Samedis.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**
Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

### Lausanne, 17 Juillet 1875.

Rien n'est plus beau, rien n'est plus grand, rien ne donne plus d'espoir en l'avenir que la pratique de la charité et de la fraternité dans la famille humaine. Et en face des désastres qui viennent d'affliger les populations du midi de la France, on éprouve à la fois de la tristesse et de la joie : de la tristesse à la vue de tant de souffrances, de la joie au spectacle de toutes les mains secourables qui viennent les soulager.

Il fut un temps où pareille fraternité n'existait pas entre les divers peuples, qui vivaient chacun pour soi. Au-delà de ses frontières, on ne voyait que des ennemis ou des étrangers peu dignes de sympathie, imitant en cela les Romains, qui considéraient comme barbare tout ce qui était en dehors des limites du grand empire.

En 1755, un épouvantable tremblement de terre faillit détruire entièrement la ville de Lisbonne, qui comptait alors plus de 350,000 âmes. La terre ébranlée dans ses profondeurs s'entr'ouvrit de toutes parts ; les plus solides monuments se déchirèrent ; les maisons s'abîmèrent pêle-mêle dans les crevasses du sol. Ceux des habitants qui n'avaient pas été frappés, erraient en implorant le ciel sur les places publiques, dans les rues encombrées, cherchant en foule un asile sous les voûtes des églises : ils y trouvaient la mort ; les feux souterrains n'épargnaient pas plus la demeure de Dieu que celles des hommes. Il ne périt pas moins de 30,000 personnes. Des brigands, dont les efforts de la nature avaient brisés les fers, altérés de pillage, enhardis par la confusion, assassinaient jusque sur la voie publique, flairant de tous côtés les trésors. L'incendie éclata bientôt sous leurs mains ; une chaleur étouffante hâta la putréfaction des cadavres amoncelés, et la peste mit le comble à la désolation générale.

Ce fut alors que le marquis de Pombal, homme d'une énergie peu commune, suivi de troupes courageuses, rentrait dans la ville tout ébranlée, châtiait sans pitié les brigands ivres de pillage, rétablissait l'ordre au milieu de la consternation, faisait enterrer les cadavres, distribuait des vivres et arrachait au fléau ses dernières proies.

Que firent les autres pays en présence de si grands malheurs ? Ils restèrent contemplateurs impassibles. La fraternité n'était alors qu'un vain mot ; on la prêchait dans toutes les chaires chrétiennes ; il n'était pas de sermon, de mandement, de lettre pastorale, qui ne commençât par cette formule consacrée : *Mes très chers frères !* Mais cette fraternité évangélique ne se traduisait par aucun acte dans la pratique ; on regardait les plus grandes calamités physiques, les plus tristes événements, comme rentrant dans le plan de Dieu et l'on disait : *Tout est bien.* Cet axiôme, pris dans un sens absolu, fut considéré par Voltaire comme une insulte aux douleurs de notre vie, et lui inspira son magnifique *poème sur désastre de Lisbonne*, dans lequel il s'écrie :

« Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire. »
Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eut-il été plus mal ?
Êtes-vous assurés que la cause éternelle
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
Sans former des volcans allumés sous nos pas ?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance ?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence ?
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins !
Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas ! il est sensible.

Aujourd'hui, le *tout est bien* critiqué par Voltaire n'endort plus l'humanité dans une coupable indifférence ; on proclame hautement que tous les hommes sont frères, que la solidarité leur est aussi précieuse que la liberté ; que le malheur n'a ni race, ni langue, ni nationalité ; qu'il n'a d'autre patrie que notre cœur, d'autre drapeau que celui de Christ.

Ces idées, qui concourent puissamment à la paix et au bonheur de l'humanité, font d'immenses progrès. Aux premiers cris de détresse, partis du théâtre de l'inondation, des milliers de voix répondirent de France, d'Italie, d'Angleterre, de Suisse et d'Allemagne. Notre petite ville de Lausanne, entr'autres, a fait preuve d'un remarquable élan de générosité. A côté des nombreuses souscriptions ouvertes par les organes de la presse, il s'est produit un autre mouvement qui a eu les plus beaux résultats. Trois ou quatre amis réunis un soir, chez M. Lacaze, émirent l'idée d'une vente en faveur des victimes de

l'inondation. Poursuivant avec zèle ce louable projet, ils le soumirent le lendemain à vingt ou vingt-cinq personnes de Lausanne, qui se constituèrent immédiatement en comité pour faire appel à la population.

Les navrants détails qui nous arrivaient chaque jour du midi de la France ne permettaient pas d'ajourner aucune décision. Aussitôt les membres du comité lausannois se répartissent la besogne dans le but d'alimenter la vente qui devait avoir lieu le plus promptement possible.

L'un est chargé de collecter les cigares, l'autre les vins, un troisième les livres et les gravures, etc., etc. D'un autre côté, les nombreux dépôts désignés dans les divers quartiers, reçoivent du riche comme du pauvre une quantité considérable de dons de toute nature. Les objets d'art, les vêtements, les bouteilles de liqueurs et de vins fins, les broderies, les ouvrages au crochet, tout se confond dans ces dépôts qui déversent chaque soir leur trop-plein dans les salles de l'Abbaye de l'Arc. Et pendant qu'on attache des étiquettes sur ces milliers d'objets de toutes formes et de toutes couleurs, qui constituent un bazar inimaginable; tandis qu'on en fixe les prix et qu'on les classe, le marteau et la scie retentissent dans le jardin où plus de trente échoppes se rangent en carré long pour l'étalage de ce marché philanthropique.

Chacun prêtait son concours aux ouvriers chargés de l'arrangement du local. Des personnes de toutes les conditions, le riche et le pauvre, le noble, le bourgeois et l'industriel, s'unissaient dans cette œuvre de bienfaisance; l'un attachait une guirlande, l'autre clouait un drapeau, un autre transportait des planches ou des chevalets, tous allaient et venaient, travaillant avec ardeur.

Le vendredi soir tout était terminé, arrangé avec goût, et la belle terrasse de l'Arc, d'où la vue s'étend sur un panorama splendide, présentait un aspect charmant. Il ne fallait que le beau temps, le lendemain, pour assurer à l'œuvre une réussite complète.

Mais de sombres nuages s'accumulaient à l'horizon : pluie la nuit; pluie torrentielle le matin. Cependant le comité d'organisation ne se laissa point abattre, sachant fort bien que certaines choses perdent à être ajournées. Et bientôt fiacres, corbeilles, caisses, fourgons arrivent à l'Arc et un déménagement complet s'effectue.

L'étalage est à peine installé dans les salles du Casino que le soleil vient d'un air railleur sourire entre deux nuages, et continue à briller toute l'après-midi.

Une foule sympathique envahit bientôt le local où la vente se poursuivit jusqu'à la nuit, en réalisant une somme qui surpassait toutes les espérances. — Le lendemain, continuation de la vente à l'Arc, après un second déménagement; et, malgré la pluie qui vint encore se mettre de la partie, le caissier du comité avait perçu plus de 16,000 francs.

L. M.

### Trois franc-maçons illustres.

Tous nos journaux ont parlé de la réception par la Loge maçonnique « la Clémence Amitié » de MM. Littré, Jules Ferry et Chavée. Cette réception, qui a eu lieu avec une solennité extraordinaire, a fait événement à Paris. Il y a eu discours de trois initiés et discours de M. Gambetta, qui a été salué par des acclamations enthousiastes.

Il est à remarquer que plusieurs personnes étrangères à la Société ont été invitées au banquet et que M. Littré, ainsi que ses deux collègues, ont été dispensés des épreuves physiques, pour ne subir que les épreuves morales, lesquelles se bornent aux questions et aux réponses sur divers sujets de philosophie. C'est là une heureuse innovation, qui devrait être appliquée non pas seulement aux personnages de distinction comme M. Littré, mais à tous les néophytes ; car tout le bagage mystérieux dont la maçonnerie s'est entourée jusqu'ici, nous paraît suranné et ne peut que jeter sur elle un jour défavorable.

Nous croyons devoir reproduire à ce sujet quelques réflexions frappées au coin du bon sens et de la vérité, que nous nous permettons d'emprunter aux *Causeries* spirituelles d'Edmond About, dont nous recommandons la lecture. Voici comment l'éminent écrivain, qui est lui-même franc-maçon, juge cette institution en présence des progrès et des idées modernes :

« On perd beaucoup de temps, dit-il, dans les loges maçonniques ; les vieux rites, parfaitement inutiles aujourd'hui, prennent une place qui pourrait être consacrée à des discussions utiles... Avant 89, les franc-maçons agissaient prudemment en révélant leurs idées une à une, à mesure que l'initié offrait des garanties sérieuses. Aujourd'hui, le franc-maçon le plus complet, fut-il élevé jusqu'au 99e grade dans les ateliers de perfectionnement, ne sait rien qui ne soit imprimé dans les livres et les journaux. L'initiation n'a pu lui donner que des secrets vides, des formules creuses, un vase plus ou moins bizarre où il enfermera des idées connues. Je dis plus : il serait un mauvais franc-maçon, un mauvais citoyen, un homme impie s'il gardait par devers lui un atome de vrai. Tout ce que nous savons d'utile ou simplement de certain, nous le devons aux autres hommes. Il n'y a pas une vérité qui ne fasse partie du patrimoine commun.

L'ancienne organisation de la maçonnerie ne ressemblait pas mal à un trésor mystérieux, où 99 vérités inconnues à la foule étaient serrées dans 99 sacs de formes et de couleurs différentes. On ouvrait le premier sac en présence de l'apprenti et on lui disait: Puise ! Le second sac ouvert élevait l'apprenti au rang de compagnon ; le troisième en faisait un maître. Les avides fouillaient ainsi jusqu'au 30e sac, et les insatiables jusqu'au 99e.

Aujourd'hui, le contenu de tous les sacs, le trésor des idées modernes a été répandu sur le peuple; il ne reste que des sacs vides ; quelques maçons